

vanité, il disait descendre de Campegge, de Bologne, et des Campisi, de Pavie. Antoine de Lorraine se l'attacha et il se trouva aux batailles d'Agnadel et de Marignan avec le chevalier Bayard dont il avait épousé la cousine Marguerite du Terrail. L'Italie lui inspira le goût et le culte de l'art. A son retour, il étudia nos monuments anciens et publia, en 1529, son livre : *Galliæ celticæ ac antiquitatis Lugdunensis quæ caput est celticæ*. Mais, dit M. Bregnot du Lut, « ses ouvrages historiques, presque tous curieux, sont pleins de fictions et souvent empreints des préjugés et des erreurs de son temps. Ses écrits sur l'histoire de Lyon sont surtout mêlés de fables, d'inexactitudes, même d'absurdités. Il n'y a dans ses écrits, ni critique, ni goût dans le style; on y trouve cependant quelques passages qui méritent de fixer l'attention, et la lecture de ses ouvrages n'est pas sans utilité, si on les considère comme des monuments propres à faire connaître l'état des sciences et de la littérature à l'époque où ils parurent. On ne doit point perdre de vue non plus qu'il les a composés dans les premières années du seizième siècle, c'est-à-dire à l'aurore de la Renaissance. » Champier voulut les honneurs politiques et la populace dont il avait été un moment l'idole saccagea ensuite sa maison dans la fameuse émeute (rebeyne) dont il nous a laissé le récit. Lyon lui doit aussi en partie la fondation de son grand Collège de la Trinité. Alors la jeunesse était obligée, par suite de la décadence des écoles de Lyon, de fréquenter les Universités de Paris et de Toulouse et même de l'étranger; mais en créant le grand Collège, nos écoliers purent trouver dans leur ville des maîtres qu'ils avaient été obligés d'aller chercher au loin jusqu'alors. « Ces escoliers, dit Champier, au retour de l'étude, au lieu d'ung livre et de science ne rapportent souvent qu'un cousteau ou rapière à leur ceinture pour ribler. »

Son livre sur les antiquités de Lyon fut traduit en français et parut sous ce titre : *De l'antiquité, origine et noblesse de la très antique cité de Lyon*, traduit du latin de Messire Morin Pierrecham, par Théophile du Mas, de Saint-Michel en Barrois, in-8.

Morin Pierrecham et Théophile du Mas, nous apprend M. Bregnot du Lut, dans ses *Nouveaux Mélanges* (p. 86), sont